Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 50 (2000)
Heft: 4

Nachruf: Jeanne Hersch 1910-2000
Autor: Christoff, Daniel

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

REVUE DE THÉOLOGIE ET DE PHILOSOPHIE, 132 (2000), P. 305-309

JEANNE HERSCH 1910-2000

DANIEL CHRISTOFF

«Je ne serai pas l'auteur d'une œuvre, mais j'aurai été présente à mon temps», a dit Jeanne Hersch. Bien des hommages ont déjà été rendus à cette présence. Aujourd'hui, nous pouvons dire que son œuvre philosophique personnelle a été, dans ses premiers livres, de montrer la philosophie dans la vérité de sa nature, d'énoncer philosophiquement les fondements des idées morales, politiques et esthétiques qui allaient engager cette présence dans le temps. Si Jeanne Hersch disait qu'elle ne serait pas l'auteur d'une œuvre, c'est peut-être par le sentiment trop modeste d'avoir seulement suivi la pensée de son maître, Karl Jaspers. Mais la mise en œuvre accomplie d'une pensée reçue et réfléchie, son approfondissement personnel, sont bien encore une œuvre originale. Ce que nous pouvons désirer comprendre maintenant, c'est l'unité de vie constituée en réalité à partir de quelques idées parce que ces idées étaient reconnues et aimées et qu'ainsi elles s'intégraient à l'expérience familière de la philosophe et se manifestaient dans la clarté de son discours. La prose doit se former, riche et souple, pour pouvoir accueillir des idées et les répéter à qui ne les connaît pas encore. Ce n'est pas là un petit côté, mais bien un des points essentiels de la pensée – et de la présence – de Jeanne Hersch.

A l'École supérieure de jeunes filles de Genève, une enseignante – écrivain à ses heures – exerçait ses élèves à dresser, avant de passer à la composition, la liste des mots, des expressions à employer dans le texte projeté. Quelques années plus tard, au moment d'élaborer un mémoire de licence – en littérature française et non en philosophie –, Jeanne Hersch, déjà convaincue de l'importance de l'expression dans un texte philosophique, s'avisa de recourir au procédé inverse de celui qu'on leur avait enseigné. Pour étudier le style de Bergson sur un trait caractéristique, elle établit une liste de toutes les images du philosophe. Elle put montrer que les images «retombantes» exprimaient un sursaut, un mouvement ascensionnel. Bergson, à qui le professeur Frank Grandjean avait montré le mémoire, approuva et dit qu'en effet sa première réaction était un mouvement pessimiste qu'il surmontait.

L'anecdote est significative, non pas d'un succès académique, mais de l'attention portée par Jeanne Hersch à «ce que *fait* le philosophe» – il parle, il écrit –, et d'autre part à la réalité dans laquelle s'inscrivent une action et une parole. Licenciée ès lettres, Jeanne Hersch passa de 1931 à 1933 des semestres d'abord à Heidelberg, où les cours de Jaspers eurent pour toute sa vie une influence décisive, puis à Fribourg-en-Brisgau, où elle assista à la prise de pouvoir du parti national-socialiste et suivit des cours de Heidegger, alors

nommé recteur. Après avoir achevé à Paris ce voyage académique, elle entre en 1933 à l'École internationale de Genève pour enseigner les lettres françaises, latines – et bientôt la philosophie –, jusqu'en 1956. Elle y développe tout son talent pédagogique, fondé sur une aisance naturelle de communication. Mais bientôt sa vie est assombrie par les guerres, par la conscience que tous ces travaux l'empêchent de participer encore plus aux mouvements de soutien et aux œuvres humanitaires. Son premier livre, *L'illusion philosophique* (1935) est tout inspiré de la pensée de Jaspers à laquelle est expressément consacré le dernier chapitre. L'illusion dénoncée avec audace et fraîcheur consiste, en résumé, à croire la recherche philosophique attachée à un objet et au traitement intellectuel de cet objet, alors que la vérité de la philosophie est tout entière dans l'enjeu de la pensée, dans l'exercice, dans l'attitude du philosophe, dans un «geste» qu'on peut «mimer». Ainsi, l'objet de l'*Essai sur les données immédiates de la conscience* – la thèse de Bergson –, c'est le temps, objet évidemment indispensable à l'entreprise, mais son enjeu est la liberté (selon le titre du troisième chapitre et selon celui de la traduction anglaise de l'ouvrage). Il s'agit de savoir ce que l'homme *fait*, dans un acte.

Dans *L'illusion philosophique*, il s'agissait de la nature de la philosophie. Dans *L'être et la forme*, thèse soutenue en 1946, l'enjeu est la condition humaine. Une réflexion systématique se développe sur le thème «Qu'est-ce que l'homme peut faire exister?». D'une part, l'être doit être saisi dans une forme, d'autre part, il s'agit de rendre une forme réelle. La forme exerce une fonction ontologique : «le fond du fond, c'est la forme». Mais il faut que la forme soit «incarnée» dans une matière : l'homme ne peut créer qu'à partir d'un donné, d'une matière ; il ne saurait créer *ex nihilo*. Il est soumis à cette condition d'homme «incarnateur», sa condition humaine, véritable sujet du livre. Il doit consentir à cette condition, il doit l'aimer.

L'activité humaine s'exerce dans trois domaines : connaissance, action, art, pour «faire exister» quelque chose de *un*. À cet égard, c'est l'œuvre d'art qui a toujours été pour Jeanne Hersch l'*un* modèle de l'incarnation d'une forme parce que cette œuvre est la réalisation d'un tout achevé. C'est précisément au cours de ces années difficiles que Jeanne Hersch écrit un roman, *Temps alternés* (1942). Le thème en est la recherche de l'unité : c'est le récit qu'une jeune femme fait à son mari d'un premier amour vécu dans son adolescence. Unité du récit, unité du couple – qui attend un enfant –, unité de vie de la jeune femme, toutes ces unités concourent à l'unité de l'œuvre, du roman, à l'unité de vie de l'auteur elle-même et à l'unité de la vie en elle-même. Ce roman est demeuré unique ; il existe pourtant certains textes de la même main mais de quelques pages seulement. Des amis en ont réuni et publié un certain nombre, *Textes*, offerts à l'auteur pour son soixante-quinzième anniversaire. Le plus connu est peut-être «Ève ou la naissance éternelle du temps», inspiré par une contemplation de l'Ève d'Autun. Le style de ces œuvres est plus serré, plus concentré, comme il convient à des écrits brefs qui n'ont pas de fin en dehors d'eux-mêmes, tandis qu'en général les livres ici mentionnés et ceux des

dernières années – *L'étonnement philosophique*, par exemple – sont souvent appréciés pour un style proche de l'oral.

L'acte de connaissance saisit aussi une matière dans une forme mais la connaissance des objets dont l'ensemble constitue le monde est inépuisable. La science, la connaissance banale, toute connaissance objective se heurte ainsi à une limite d'indéfinité qui renvoie la conscience à son *existence*. L'échec ainsi rencontré par le «savoir du monde d'objets» peut aussi bien s'exprimer si l'on considère le monde comme un réseau serré de causes et d'effets, échec provoqué par l'infinité de ces déterminations : une même limite renvoie la conscience à la *liberté* de son existence échappée du réseau des causes. La philosophie est alors l'effort de s'assurer de la liberté de l'existence de cette propre «conscience possible» (ainsi nommée parce qu'elle reste bien distincte de la conscience-objet), vérité absolument unique. L'enseignement de la philosophie n'est donc pas la transmission d'un savoir d'objets, mais un *processus d'éveil*. «L'éclairement de l'existence», moment central de la *Philosophie* de Jaspers, a un caractère descriptif, non démonstratif ou explicatif. C'est un processus de *dépouillement* et d'engagement, d'ouverture, de disponibilité, de *purification*.

Une pensée si loyale et si généreuse ne prétend pas avoir réponse à tout. Ainsi, *L'être et la forme* porte une dédicace : «À mon maître Karl Jaspers qui me fit connaître la pensée existentialiste, ainsi nommée parce qu'elle appelle la conscience à chercher la transcendance aux limites du savoir.» Transcendance, le mot relève de la pensée religieuse : or, chez Jaspers – pour qui la philosophie elle-même est déjà beaucoup plus qu'un savoir –, ce qui engage la pensée religieuse, c'est la «foi philosophique» qui ouvre la conscience à la transcendance, au-delà de tout savoir. Cette foi philosophique veut être en dialogue avec toute foi religieuse et en bien connaître les particularités, doctrines, vocabulaires, rituels ; mais, quant à elle, elle s'arrêterait à l'humilité de l'homme et à la grandeur de Dieu ; elle s'interdit de rabattre le divin sur l'humain et surtout de personnifier la transcendance ; si elle réprouve l'exclusivisme de certaines religions, elle sait en tenir compte pour les caractériser. Jeanne Hersch retrouvait donc chez son maître une attitude proche de celle qui lui avait toujours été familière. D'autre part, elle connaît – mais «objectivement» – mainte pensée religieuse ; par exemple, dès les années trente, elle aide ses condisciples à comprendre la pensée de Kierkegaard ; elle comptera parmi ses amis les plus fidèles de très importants penseurs catholiques. Un problème pourtant se pose, à propos de l'éducation religieuse, notamment de la transmission à l'enfant d'une foi déterminée : l'adulte est capable de «déchiffrer» le sens et les signes de la transcendance, mais qu'en est-il de l'enfant?

Privat-docent à l'Université de Genève mais toujours fidèle à l'École internationale et au Parti socialiste suisse, Jeanne Hersch s'est d'autre part installée à Paris auprès des philosophes Gabriel Marcel, Raymond Aron, Jean Wahl et bien d'autres. Elle traduit deux livres de l'écrivain polonais Czesław

Milosz exilé à Paris et six livres ainsi que deux conférences de Jaspers aux *Rencontres Internationales* de Genève. Mais surtout elle connaît la guerre froide et travaille à son livre *Idéologies et réalité* qui paraîtra en 1956. Comme l'art et la connaissance, l'action est mise en forme d'une matière, d'une situation donnée, morale et politique. La pratique fait mieux voir que la vérité est un concept existentiel et pourquoi : «il y a vérité, c'est là que je m'engage». L'expérience vécue lors des bouleversements de 1939 surtout et de leurs conséquences en Suisse et dans le parti socialiste appellent les thèmes philosophiques de l'ouvrage ; l'être humain prend forme, forme de liberté incarnée dans la condition humaine. De même, la société doit prendre forme, contre les idéologies totalitaires, contre la résignation, le laisser-aller des uns, contre l'idéalisme des «purs esprits», contre les régimes totalitaires qui croient tenir la clé de l'histoire et œuvrent selon des techniques négatrices de toute liberté.

La seule égalité que l'on doive assurer est le droit pour tout homme d'être un sujet libre et responsable. Seule la démocratie répond à cette aspiration réelle de l'homme et contribue à la vie en commun car elle assure des progrès sociaux avec les droits de chacun. Malgré sa fragilité, ce régime est un système de contrôle réciproque et le seul qui peut empêcher le fort d'écraser le faible. Les droits de l'homme, auxquels la démocratie est liée, ne relèvent pas d'une idéologie mais sont bien réels.

Idéologies et réalité paraît l'année même où Jeanne Hersch est nommée professeur à l'Université de Genève ; un congé (1966-1968) lui permettra d'être la première directrice de la Division de philosophie instituée à l'UNESCO. Témoin de cette direction, le grand ouvrage *Le droit d'être un homme* (1968) réunit des documents antérieurs à la *Déclaration universelle des Droits de l'homme* (1948). Cette vaste collection de textes littéraires et juridiques, chants, proverbes, légendes du monde entier prouve que, loin d'avoir été imposés par l'Occident, ces Droits répondent à une aspiration réelle. Traduit en diverses langues au cours des années, ce recueil aussi vivant qu'imposant associe aux Droits de l'homme le devoir de les réaliser.

De retour à l'Université, Jeanne Hersch y rencontre les générations de 1968 : «Il est difficile de ramener l'homme à la condition dont il veut s'échapper», constate-t-elle, et dans *Antithèses* (1981), elle déclare : «L'ennemi, c'est le nihilisme».

Mais pour la philosophe, le temps de la retraite (1977) est plus actif que jamais ; on recourt de toutes parts au bienfait de sa parole ; elle multiplie conférences et interventions ; en outre, elle entreprend la traduction des trois volumes de la *Philosophie* de Jaspers. Des années plus tard, considérant cet ensemble de contributions, elle le juge hétéroclite, mais elle se reprend ; c'est là une vue de surface de la diversité qu'impose la présence au cours du temps ; en réalité, elle sait qu'au centre profond, la voix qui dit «je» témoigne de la constance du présent, ce présent qui est «la meilleure métaphore de l'éternité». Seule une grande force naturelle associée à des convictions morales inébranlables pouvait réaliser une telle pensée et l'engager dans la vie quotidienne.